

## LA PROCESSION DE MONS. — LE CAR D'OR. — LE LUMEÇON

La procession de Mons occupe une place importante dans les fastes de la ville. Il est intéressant d'en connaître l'origine et l'histoire.

Reportons-nous à l'époque où la cité n'était formée, à part ses édifices publics, que de pâtés de maisons en bois et en torchis d'ordinaire couvertes de paille, percés de rues tortueuses étroites et insalubres. En 1348-1349, la peste éclata en ce foyer malsain. Il est facile de concevoir les ravages qu'elle y exerça. En vain fit-on ériger pour les malades des refuges le long de la Trouille, près de la porte de la Guérite. La contagion se répandait avec d'autant plus de rapidité, qu'à cette époque la médecine était impuissante à combattre le fléau. Les victimes se multipliaient, succombant dans les rues et sur les places publiques.

La population affolée invoqua la divinité dans l'espoir d'échapper au désastre. L'on vit alors le clergé et les habitants quitter processionnellement la ville emportant avec eux les reliques de sainte Waudru. Arrivé aux bruyères de Casteau, le cortège rencontra la population de Soignies qui escortait le corps de saint Vincent. Les châsses furent placées au pied d'une croix de grande dimension érigée en pleine campagne; puis un service divin fut solennellement célébré en présence d'une foule immense, que les historiens n'évaluent pas à moins de cent mille personnes. Huit jours durant, les corps de sainte Waudru et de saint Vincent restèrent exposés en cet endroit, où les pestiférés affluèrent.

Peu de temps après, les ravages du terrible mal cessaient de se faire sentir. Le peuple attribua cet heureux événement à l'influence divine; aussi le clergé et le magistrat décidèrent-ils d'organiser annuellement une grande procession en souvenir de ce qu'ils considéraient comme une grâce céleste. Cette procession dédiée à sainte Waudru et à la sainte Trinité, eut d'abord lieu le 7 octobre; mais en 1352, elle fut fixée au jour même de la Trinité. Elle donna naissance à la fête communale, ou, pour me servir du terme vulgaire, à la *ducasse* de Mons.

Nous devons à M. L. Devillers, le savant archiviste de la ville de Mons,

une esquisse curieuse de cette procession mémorable. En 1354, son tour fut marqué par cinq croix de pierre. La première se trouvait près de la porte du Parc, la seconde était voisine des bruyères de Casteau, la troisième était proche du vivier des Apôtres, entre les portes de Nimy et d'Havré, la quatrième avait été posée sur la Grosse place (Croix place) et la cinquième près du Cantimpret, derrière la maison hospitalière des Sœurs grises. Une sixième croix fut ajoutée en 1526, au bas de la rue Sainte-Marguerite (rue des Sars). Le parcours était fort étendu, comme on le voit. Le spectacle qu'offrait le cortège ne manquait pas de grandeur : magistrat, clergé, confréries, religieux, métiers, serments, tous y prenaient part. Les membres du magistrat apparaissaient vêtus de longues robes de damas noir, précédés des huissiers et des sergents portant la masse et autres marques d'honneur et de souveraineté et vêtus de manteaux bordés d'or ; les sergents de *bande*, couverts de manteaux semblables, armés d'une épée et d'une hallebarde, formaient la haie. Quant au sergent de la verge rouge ou du mayeur, il avait le droit d'obliger, sous peine d'amende, tous les hommes mariés d'aller à la procession. Au XIV<sup>e</sup> et au XV<sup>e</sup> siècle, le comte de Hainaut lui-même y assistait.

On conçoit que la procession ne pouvait accomplir un itinéraire aussi long que celui dont j'ai donné le tracé, sans se reposer : une halte était effectuée sur la place de Saint-Ladre. Le chemin qui menait à cette place est encore connu aujourd'hui sous le nom de *chemin del Pourcession*.

Tous les assistants prenaient part à des agapes en plein air, dont les frais étaient supportés moitié par la ville, moitié par les dames chanoinesses de Sainte-Waudru. Ces dernières, en revanche, avaient droit à une redevance de vin, de la part du comte de Hainaut, leur abbé séculier, lorsqu'il était à la procession.

Puisque je parle des chanoinesses, il importe de savoir quel rôle elles étaient appelées à remplir lors de la procession. Elles marchaient ayant à leur tête la dame bâtonnière conduite par le grand bailli ou par quelque chevalier. Cette dame était vêtue d'une robe de soie verte ou bleue, avait la poitrine couverte de pierreries, et portait un bouquet de fleurs dans une main tandis qu'elle s'appuyait de l'autre sur le bras de son guide.

La réception de la dame bâtonnière se faisait avec grand apparat la veille de la kermesse, avant les premières vêpres. On allait la chercher chez elle, et elle entra à l'église précédée de joueurs de hautbois. Elle était présentée aux chanoinesses par le personnage qui la conduisait. Les membres du magistrat arrivaient ensuite, et les maîtres ouvriers du chapitre posaient le corps de sainte Waudru sur un autel placé au milieu du chœur, tandis que deux chanoines vêtus de chapes y apportaient la châsse renfermant le chef de la sainte.

Alors, on chantait les vêpres en musique ; après quoi toutes les confréries



Vue de la Grand'Rue et du beffroi.

de la ville venaient déposer les *fiertes* (châsses) de leurs patrons. Le soir, on récitait les matines. Jusqu'en 1617, on apportait au chœur, pendant cet office, lorsqu'on chantait le *Te Deum*, six mannes de pains blancs et six cannes de vin qui étaient distribués aux dames du chapitre, aux chanoines de Saint-Germain et aux enfants de l'école au Surplis. Cet usage fut aboli le 27 septembre 1617.

Les reliques de sainte Waudru étaient confiées au magistrat, pour être gardées pendant le parcours de la procession. Ce devoir s'accomplissait par le mayeur du chapitre dans les termes suivants :

« Biaux seigneurs, voicy mes demiselles qui ont intention de mettre jus le corps saint M<sup>me</sup> Sainte Waudru, parmy que vous promettiez cy-endroit de l'accompagner et ne souffrirez que mal ou inconvéniement lui advienne dedans ou dehors la ville, ains labourerez que sain et sauf il soit remis et rapporté en ce lieu-cy dont il est de présent oste a votre loy et pouvoir sans maise ocquison. »

Les échevins faisaient répondre par un de leurs officiers :

« Mesdemiselles, nous sommes venus à vos prières et avons bien entendu et ouy ce qu'il vous a plu remonstrer et pour cette fois nous voulons répondre que, par dévotion, nous venons pour accompagner, honorer et révérender bien et dévotement le benoist corps saint de M<sup>me</sup> Sainte Waudru, et depuis que sera hors de cette église jusqu'à ce que rentré y sera ferons notre loyal pouvoir de l'aider et warder sans maise ocquison et sans coust et frais ni péril d'icelle ville. »

Comme le mayeur et les échevins ne pouvaient quitter la cité, le magistrat remettait la garde du corps saint au prévôt de Mons sur le parcours à effectuer hors la ville. Il allait attendre le cortège à sa rentrée par la porte d'Havré.

Telle était la procession de Mons au temps jadis. Elle est bien loin d'avoir conservé de nos jours sa splendeur d'autrefois. Le cortège qui sort de l'église de Sainte-Waudru le premier jour des fêtes de la kermesse, accomplit un itinéraire beaucoup moins long à travers les rues de la ville. Il ne se compose plus que des enfants de l'hospice des orphelins marchant en tête, suivis par les paroisses ; ces dernières accompagnent les images et les reliques des saints qu'elles honorent et qu'entourent les porteurs de bannières ou gonfanons. Vient ensuite un corps de musique, puis apparaît le *Car d'or* traîné par six chevaux montés par des jockeys en costume du XVII<sup>e</sup> siècle : il porte la châsse de sainte Waudru. Le clergé ferme la marche. L'escorte est fournie par les sapeurs-pompiers. Autrefois, l'administration communale faisait partie du cortège ; cet usage a pris fin, il y a plusieurs années déjà.

Je viens de parler du *Car d'or*. Il constitue un des principaux éléments de succès de la procession. On donne ce nom au char sur lequel est déposée la châsse de sainte Waudru. Dès les temps les plus reculés, il est question du *Kar de M<sup>me</sup> Sainte Wauldru*. Une somme était affectée chaque année par le chapitre

noble « à faire biel le kar et la fierte, pour le faisage de wardecors et caprons (robes et chaperons) pour le maistre, le second et le tierch kareton (cocher), au capiau de roses pour mettre sur le saint chef et autres frais de pourchession. »

Le char actuel fut exécuté par Claude-Joseph de Bettignies, maître sculpteur, conformément à son plan approuvé en séance capitulaire du 17 octobre 1699. En 1781, il fut restauré et redoré. Il l'a été de nouveau en 1848 et en 1856. Il a la forme des carrosses d'apparat de la cour de Louis XIV. La caisse, en forme de nacelle, est entièrement découverte, ornée d'écussons sculptés et entourée d'anges. Il est traîné par six des plus beaux chevaux des brasseurs de la ville, montés par des garçons brasseurs qui revêtent, comme je le disais plus haut, d'élégants costumes du XVII<sup>e</sup> siècle. Selon une antique tradition rapportée par les vieilles femmes, le char ne peut être traîné sans péril que par les chevaux des brasseurs.

Les châsses contenant l'une le corps de la sainte, l'autre son chef, sont en bois doré. Avant l'invasion française, la première de ces châsses était en cuivre doré; la seconde, en argent doré et enrichie de bijoux et de pierres précieuses.

Un prêtre monte dans le char pour accompagner les reliques. Il lit les miracles attribués à sainte Waudru, sur les points du parcours où le cortège s'arrête.

La procession est immédiatement suivie du légendaire combat dit *lumeçon* et plus connu encore sous le nom de *Doudou*. Qui n'a point ouï parler de cette fameuse épopée montoise? Le Doudou ou lumeçon, terme qui signifie tournoi, combat particulier ou bien évolution militaire qu'une troupe exécutait devant une autorité pour lui rendre hommage, est le « clou » de la kermesse de Mons. Quelle en est l'origine? On s'est, à cet égard, lancé dans le champ des hypothèses et l'on a voulu faire dériver le lumeçon de la lutte qui eût lieu entre Gilles de Chin et le dragon. C'est une erreur. Le tournoi se rattache à la création de la confrérie de Saint-Georges, fondée à Mons en 1390 par Guillaume de Bavière, comte d'Ostrevant, fils d'Albert, comte de Hainaut. Cette confrérie fut célèbre, car, au dire du baron de Reiffenberg, elle constitua probablement le germe de l'ordre de Saint-Georges encore florissant en Bavière. Elle avait sa chapelle près de la maison de paix (hôtel de ville). Cette chapelle, dite aujourd'hui *salle Saint-Georges*, ne présente rien de remarquable au point de vue architectural. Jadis, elle était surmontée d'une statue de saint Georges en cuivre doré, qui fut depuis transférée au-dessus de la porte du corps de garde de l'hôtel de ville, d'où elle a disparu de nos jours.

Une ordonnance de Guillaume de Bavière, chef de la confrérie, enjoignit

dès 1405 aux confrères de l'ordre de paraître à la procession vêtus d'une robe sans camail, avec une ceinture blanche, une écharpe verte, un chapeau de même couleur, et portant une verge blanche dans la main.

Ils étaient précédés de tout un cortège rappelant le triomphe de leur saint patron. Comme la plupart des associations pieuses, la confrérie de Saint-Georges faisait représenter la vie de son patron à divers intervalles. De là, l'origine du combat. Le magistrat de Mons, qui succéda aux premiers confrères, ne manqua jamais de donner le plus grand apparat à cette partie burlesque de la procession. Saint Georges, à cheval, portait le costume d'un chevalier. Il était précédé de la statuette de la Vierge, que le peuple appela sa *poupée*. Le dragon fut figuré par un monstre fantastique au corps couvert d'écailles, à la queue longue et hérissée. On lui adjoignit des diables et des hommes sauvages qui sont autant de figures emblématiques de l'hérésie, tandis que saint Georges eut pour aides les courageux *chins-chins*, dont le nom paraît provenir des nombreux grelots qui entourent le col de leurs petits chevaux d'osier.

Le chant du Doudou est noté sur l'air de la marche guerrière des anciennes compagnies militaires de Mons. C'est au son de cette marche que la confrérie de Saint-Georges et les serments de Saint-Sébastien, de Saint-Laurent et de Sainte-Christine allaient au combat.

Aujourd'hui encore, le jour de la kermesse, l'aspect que présente la Grand-Place de la ville au moment du Doudou est des plus curieux. La foule est énorme. Aux fenêtres, aux balcons, sur les toits, partout enfin, du monde et encore du monde. Le public est impatient. Tous les yeux sont tournés vers la rue des Clercs par où doit déboucher le cortège. Tout à coup, le carillon du beffroi sonne les premières notes du Doudou. Plus de doute, saint Georges et sa suite sont en route. Déjà l'on aperçoit au loin les sapeurs-pompiers dont l'or des casques brille au soleil. Ils ouvrent la marche, précédés d'une troupe de gamins sautant joyeusement aux accords de l'air montois qu'exécute la musique. Voici les diables qui chassent à grands coups de vessies les téméraires assez osés pour s'aventurer sur leur passage; puis paraissent les hommes sauvages. Place aux chins-chins maintenant! voyez-les courir de-ci de-là, agitant les grelots de leurs montures postiches. Enfin arrive le héros, saint Georges en personne, à cheval, coiffé du casque, la lance au poing. Le dragon suit. Le cortège parvient sur la place et en ce moment la bête s'élance de droite et de gauche, s'efforçant de frapper la foule à coups de queue. Alors éclatent des cris, des exclamations; l'enthousiasme est général; une fusillade endiablée produite par les sapeurs-pompiers fait retentir l'air. Le carillon lance dans l'espace ses notes les plus joyeuses, tandis que de son timbre grave la grosse cloche du beffroi l'accompagne en faux bourdon. Le combat est engagé. L'issue n'en est pas douteuse.

Saint Georges ne tarde pas à percer son adversaire d'un coup de lance. Deux coups de pistolet l'achèvent. La bête gît sur le sol pour ne plus revenir à l'existence que l'an prochain. La foule ne s'éloigne pas sans peine des lieux où l'épopée s'est accomplie, et l'on entend parmi elle nombre de gens fredonner gaiement :

C'est l'Doudou, c'est l'mama,  
C'est l'poupée d'saint Georges qui va.

COLLECTION NATIONALE



MONS

ET LE BORINAGE

BELCEIL. — L'ABBAYE DE CAMBRON

PAR

ALBERT DUBOIS

PHOTOGRAPHIES DE E. QUÉQUIN  
ET NOMBREUSES GRAVURES



BRUXELLES

J. LEBÈGUE ET C<sup>ie</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46